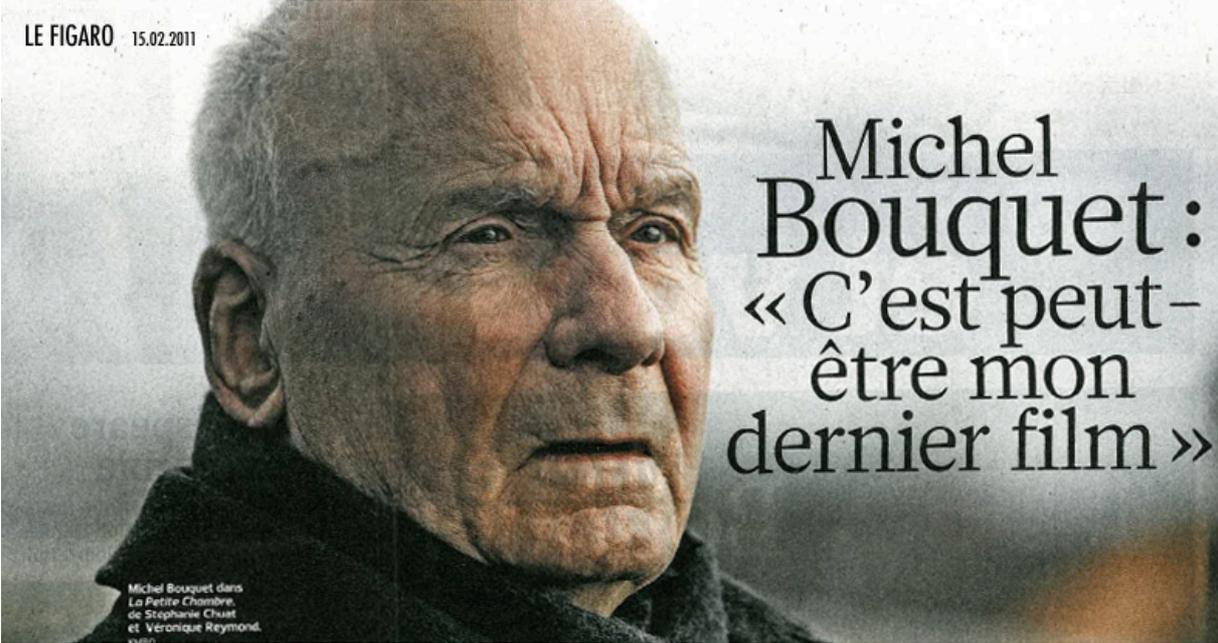


Michel Bouquet en toute sagesse

CI-CONTRE : MIRO EN HAUT : NATHY WILLENS/AP. LANCIA. A DROITE : CORLIANUS FILMS LTD.

Alors qu'il triomphe au théâtre dans « Le roi se meurt », l'acteur revient au cinéma : il est bouleversant dans « La Petite Chambre », qui sort demain. **PAGE 30**

LE FIGARO 15.02.2011

A close-up, black and white portrait of an elderly man, Michel Bouquet, looking slightly to the right with a serious expression. He has white hair and deep wrinkles on his forehead and around his eyes. He is wearing a dark, high-collared jacket.

Michel
Bouquet :
« C'est peut-
être mon
dernier film »

Michel Bouquet dans
La Petite Chambre,
de Stéphane Chauset
et Véronique Heymond.



PROPOS RECHUELLIS
PAR OLIVIER DELCROIX

On ne l'avait plus vu au cinéma depuis *Le Promeneur du Champ-de-Mars*, en 2005. À 85 ans, Michel Bouquet arrive au rendez-vous avec des lunettes de soleil. S'excuse poliment de ne pouvoir les enlever car il est tombé hier dans la rue, en voulant éviter une voiture qui roulait trop vite à son goût. Pourtant, dès les premières minutes de l'entretien, et malgré les hématomes qui marquent encore son visage, l'acteur parle avec passion et flamme de son rôle dans *La Petite Chambre*, premier film signé d'un tandem de réalisatrices suisses Stéphanie Chuat et Véronique Reymond. Il dit avoir été « accroché » par l'envoi du scénario, lui qui se méfie tellement du cinéma.

LE FIGARO. - Pourquoi avoir finalement accepté le rôle d'Edmond, ce vieil homme féroce et indépendant confronté à une infirmière à domicile ?

MICHEL BOUQUET. - Parce que j'ai adoré le scénario que m'ont envoyé Stéphanie Chuat et Véronique Reymond. Au départ, il contenait quasiment le double de ce qui a été monté. Je me souviens notamment d'une scène dans laquelle le personnage d'Edmond expliquait comment il avait perdu sa femme dans une crevasse. Ces séquences ont finalement été réduites à leur plus simple expression. Lors de la première projection, cela m'a

CINÉMA Dans « La Petite Chambre », en salle demain, il incarne un vieil homme solitaire qui refuse la fin de vie qu'on lui impose. Un rôle magistral et poignant.

fait un choc. Mais depuis que les gens m'en parlent avec beaucoup de bienveillance, cela ne me gêne pas du tout. Je suis rassuré. Cela m'ôte un poids extraordinaire sur la poitrine. Parce qu'aujourd'hui, à mon âge, je ne fais des films qu'une fois de temps en temps...

Vous recevez beaucoup de scénarios ?

J'en reçois quelques-uns. Mais ils ne m'intéressent pas, car ce sont toujours des histoires sans intérêt. Des histoires qui arrivent à tout le monde. Souvent, je retrouve une espèce de populisme dandy là-dedans. Récemment, j'ai vu *Bienvenue chez les Ch'ris*. J'ai été terrorisé ! Et pourtant j'aime beaucoup Dany Boon. C'est un acteur prodigieux. Le film est mauvais. C'est dément qu'il ait pu faire vingt millions d'entrées. Bizarre. Alors qu'au théâtre Dany Boon est un acteur si phénoménal.

Qu'est-ce qui vous a touché dans ce personnage de vieil homme algérien ?

Edmond est un personnage générique. C'est ce qui m'a plu. Il existe des millions

de personnages comme lui, qui sont abandonnés dans une époque comme la nôtre. On leur fait sentir qu'ils n'ont plus rien à faire là. Le monde a tellement changé en trente ans. Comme moi, beaucoup de gens se sentent égarés dans un univers qui ne tient plus compte d'eux. Ils se trouvent morts avant même de mourir. C'est ça qui m'a terriblement touché dans le personnage d'Edmond. J'y ai vu quelque chose de très vrai. Que deux jeunes femmes comme Véronique Reymond et Stéphanie Chuat, si belles, si jeunes et pleines de vie, aient pu comprendre ça, je trouve que c'est un tour de force étonnant.

Comment s'est passé le tournage avec la comédienne Florence Loiret Caillaud ?

Nous nous sommes apprivoisés. Nous avons été sous l'influence de l'un et de l'autre. Au sens littéral du terme. D'acteur à acteur. Il y eut un véritable échange entre nous. Alors qu'elle est d'une autre génération. Tout à coup, l'honnêteté avec laquelle elle a joué son rôle m'a rappelé ce j'avais éprouvé à mes débuts dans ce mé-

tier. Florence ne fait pas partie de ces acteurs qui sont toujours dans la décontraction absolue et le je-m'en-foutisme ». Le genre qui se fiche que la caméra tourne ou pas. Et qui pensent que plus c'est débridé, plus c'est grossier, mieux c'est !

Le message du film vous tient-il à cœur ?
C'est l'histoire de deux agonies. Deux êtres endeuillés qui se rencontrent. Lui va finir par se charger de l'agonie de la petite, en une sorte de sacrifice qui donne du sens à la vie. Le fossé des générations est



Oui. Je n'aime que le théâtre car je suis seul maître à bord. Mon partenaire c'est l'auteur, c'est la personne que je tiens par la main >>>

respecté dans ces différences, ces bizarreries, ces contrastes. En revoyant le film, j'ai trouvé qu'il avait pris une allure « beckettienne ». Bien sûr, le scénario est un brin populiste. Mais d'une telle sincérité, d'une telle vérité, d'une telle émotion vraie qu'il apparaissait tout à coup comme un style à lui tout seul. Un style nouveau. Quelque chose qui rejoignait les films de Jean Renoir. C'est-à-dire quelque chose de très simple. Vous savez, moi, je suis pour le cinéma d'images. Fritz Lang, Griffith, Jean Vigo, les grands maîtres...

Est-ce pour cela que vous continuez de vous défier du cinéma populaire ?
Oui, je me méfie. Pour Borsellino de Jacques Deray par exemple. Jean-Claude Carrière m'avait écrit un rôle d'avocat. Celui de Belmondo et de Delon. Un rôle magnifique. Quand j'ai vu le film, tout avait été coupé au montage. Ne restait plus que la partie de tennis. Ce genre de choses m'a alors bien refroidi...

Dans « Toto le héros », vous êtes extraordinaire. Toute une génération vous a redécouvert grâce à ça...
Oui, mais le scénario était magnifique. Il faut prendre d'innombrables précautions quand on fait un film, même si le scénario est bon. C'est pour cela que je n'insiste pas. D'ailleurs, je n'ai pas d'agent. Dès

que je vois qu'un film ne va pas être du cinéma, je dis non.

Finalement, le théâtre ne vous aura jamais trahi...

Oui. Je n'aime que le théâtre car je suis seul maître à bord. Mon partenaire c'est l'auteur, c'est la personne que je tiens par la main. C'est Ionesco, Molière, Beckett, le grand Thomas Bernhard. Avant la retraite, voilà un texte extraordinaire. Je voudrais le reprendre mais ma femme n'y tient pas, nous sommes tellement vieux maintenant. Mais c'est une pièce fabuleuse sur le nazisme. Vous comprenez maintenant pourquoi je tiens beaucoup à ce film. C'est peut-être mon dernier film. Je ne peux plus beaucoup tourner maintenant. Je n'en peux plus. J'ai 85 ans. Je me suis affalé hier sur le trottoir. Cela a été une des humiliations les plus terribles de ma vie. Voyant une voiture arriver très vite, je me suis dit qu'elle ne saurait pas s'arrêter. Le temps que je dise ça et j'étais contre le trottoir...

N'empêche, d'où vient cette énergie qui vous tient ?

Du théâtre bien sûr. Et des textes d'auteurs qui me tiennent debout... alors que tout le reste s'en va. Au fond, les auteurs de théâtre sont les seules personnes que j'aime. Je n'ai aucun mérite à les défendre car je devrais le faire dix fois mieux. Mais je les aime tellement que je vis avec eux. Ils sont comme ma famille.

LA CRITIQUE

Un vieux monsieur qui ne supporte pas l'idée d'être relégué dans une maison de retraite et s'efforce de dissimuler sa faiblesse grandissante. Une infirmière attentive et tendue qui s'applique à taire la grande épreuve qu'elle traverse. Tout tient à ce jeu d'ombres et de masques, qui fait des relations d'Edmond et de Rose un combat secret. Jusqu'à ce que les masques tombent, et que les cœurs enfin mis à nu acceptent leur vulnérabilité. Alors les ombres reculent, chassées par la confiance et la tendresse secourable. Même s'il y a quelques péripéties un peu convenues dans l'écriture de ce touchant mélodrame, elles sont amplement compensées par la richesse et la délicatesse des interprètes, leur dureté tremblée, leur aridité de montagne irriguée par des douceurs de sources. **M.-N. T.**



« La Petite Chambre »

Drame de Stéphanie Chuat et Véronique Reymond

Avec Michel Bouquet, Florence Lotret Caille, Éric Caravaca

Durée 1 h 27

» L'avis du Figaro: ●●●○